



MARTO

PARIENTE

**LA SAGESSE
DE L'IDIOT**

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

MARTO PARIENTE

LA SAGESSE DE L'IDIOT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR SÉBASTIEN RUTÉS

nrf

GALLIMARD



Cet ouvrage a bénéficié du soutien du CNL.



Couverture : © Mark Fearon / Arcangel ; © Filipovico18 / iStock (détails).

Titre original :
LA CORDURA DEL IDIOTA

© 2019, Marto Pariente
© 2019, Ediciones Versátil, S.L.
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

*Sur mon monde la nuit ne tombe jamais.
Quelle merveille d'orbiter entre trois étoiles jumelles.
Pour Eva et Elisabet et Cristina.
Mes trois soleils radieux.*

«Aucune tragique amertume
n'a déchiré, brisé cette âme errante ;
elle expie le péché d'autrui : la sagesse,
la terrible sagesse de l'idiot.»

ANTONIO MACHADO, « Un fou¹ »

«Lorsqu'il descendit en ce bas monde,
le diable n'eut qu'à s'asseoir pour observer,
non sans un peu d'admiration,
comment quelqu'un d'autre faisait déjà le
travail à sa place.»

SADY PINEDA

«La vérité d'un homme, c'est d'abord ce
qu'il cache.»

ANDRÉ MALRAUX

1. Traduction Sylvie Léger et Bernard Sesé, *Champs de Castille*, Poésie / Gallimard, 2008.

Ascuas poussait entre des montagnes pelées et arides, sur la route des lacs de barrage. Une entaille, rien de plus. À peine une douzaine de rues tordues qui partaient de la place du village comme les petites veines éclatées sur le visage des alcooliques. La plaie, l'hémorragie, était circonscrite par une poignée de routes secondaires qui la comprimaient comme des varices sur la jambe d'une vieille.

Parfois, je me disais que si le village était... comment dire, une personne, quelqu'un comme moi, il aurait l'air d'un type perdu au milieu de nulle part, la main en visière sous un soleil de plomb ou sous la pluie, selon l'époque de l'année. Dans tous les cas, un pauvre type déboussolé, les chaussures sales, et qui ne saurait pas bien où aller. Enfin, vous voyez ce que je veux dire, il se peut que je ne parle pas seulement du village...

Peu importe.

Toujours est-il que je me suis levé ce matin-là et que j'ai enfilé mon uniforme de police avant d'aller prendre le café chez mon vieil ami Triste. Lequel, à un moment donné,

après avoir bu d'un trait le jus dans sa tasse, a sorti un poisson de sa poche et s'est mis à lui parler tout bas.

Rien d'étonnant, Triste était le fou officiel d'Ascuas, il y en a un dans chaque village, parfois plus. Il y a longtemps que je n'essayais plus de le comprendre. Je le connaissais depuis que j'étais petit. Il devait avoir au moins soixante ans mais on aurait dit qu'il ne changeait pas : décharné, la peau crevassée par le soleil et une moitié de cigarette éteinte qui lui pendait éternellement aux lèvres.

Il ne fumait pas mais, comme il me l'avait expliqué un jour, il lui manquait des dents et le filtre évitait qu'il bave.

Et le poisson, alors ?

Bah, on aurait dit une perche-soleil, mais difficile d'en être certain, je ne m'y connais pas beaucoup en poissons. Pour tout dire, je ne m'y connais beaucoup en presque rien. Pourtant, une chose était sûre : mon ami semblait attacher beaucoup d'importance à ce qu'il pouvait bien lui raconter.

Finalement, j'ai demandé :

« Tu as conscience que tu parles à un poisson, pas vrai ?

— Bien sûr, il a dit. J'ai oublié de le remettre à l'eau. Je vais le jeter dans le lac de barrage. Comme ça, il pourra transmettre mon message. »

Peut-être que tout ceci avait du sens, mais pas pour moi. D'ailleurs, pas le temps de chercher, il fallait que je file bientôt à Madrid, j'avais rendez-vous avec le docteur Barrios.

« Je vais faire griller du pain, dit Triste après avoir remis le poisson dans sa poche. Tu en veux ?

— Pas la peine. Je m'en vais.

— On peut savoir où tu vas de si bonne heure ?

— Voir un psy. »

Je me suis dirigé vers la sortie en laissant le vieux s'étouffer dans sa toux et ses glaires à la cuisine.

Il se foutait de moi dans les grandes largeurs mais pas question de lui en vouloir. Je ne ferais jamais une chose pareille. J'ai vu la folie dans ses yeux. Souvent. Mais je me suis aussi regardé dans le miroir et, bon... je crois que ce serait hypocrite de lui jeter la pierre. Triste était le fou officiel du village, et puis après... eh bien, après, il y avait nous, tous les autres.

Madrid. Cabinet du docteur Barrios, psychologue. Milieu de matinée. Une salle d'attente lumineuse. Des chaises en plastique modernes et inconfortables. Au nez, un mélange de citron, de parfum de femme hors de prix et de pastilles à la menthe.

J'attendais mon tour.

Depuis trois mois, je suivais une thérapie, religieusement, tous les jeudis. Et j'attendais mon tour en ressassant mes problèmes – qui consistaient surtout à trouver un moyen de ne pas perdre mon job – devant les mêmes visages célèbres.

Évidemment, je les connaissais. Les visages, je veux dire. Je tombais chaque fois sur un footballeur à la retraite qui suçait une pastille à la menthe tous les quarts d'heure pour essayer de cacher les relents de gnôle. Il avait des problèmes d'alcool et de jeu. Chaque jeudi, son éternel vieux costume fripé arborait de nouvelles taches. On avait discuté, une fois. Il m'appelait « poulet ». Sans entrer dans les détails, il m'avait laissé entendre que la vie lui avait mis un but en pleine lucarne.

J'en avais déduit qu'il jouait gardien de but.

Mais ne faites pas trop attention à ce que je dis, j'ai jamais été bon pour les déductions.

Il y avait aussi un enfant avec sa mère. Enfin, avec, c'est une façon de parler, vu qu'il ne restait pas en place une seconde. Au point que, certains jeudis, j'aurais juré qu'ils étaient plusieurs à courir partout dans le cabinet. Il voulait tout le temps savoir pourquoi je n'avais pas de pistolet, je suppose que c'est un truc de gosse. Rien ne leur échappe. C'était un hyperactif. Difficile de ne pas le savoir étant donné que sa mère, une ancienne présentatrice d'émissions people, large de hanches avec des gencives de cheval, hurlait dans son portable pour bien faire participer tout le monde, on savait aussi bien ce que sa bonne philippine préparait à manger ce jour-là que le montant minable de la pension que son ex-mari lui versait quand ça lui chantait. Le diagnostic de l'enfant n'échappait pas à la règle, ni rien d'autre d'ailleurs.

Au moment où le gosse, après avoir renversé pour la deuxième fois le porte-revues sur la table basse en verre, étranglait furieusement une lampe à pied, la porte laquée blanche s'ouvrit et le docteur Barrios apparut, accompagné d'une jeune femme, une actrice qui n'avait que la peau sur les os. Ses yeux sans éclat flottaient comme une chose morte au fond d'un puits. Elle avait joué une cocaïnomane dans une célèbre série pour ados et, à vue de nez, malgré sa taille, elle ne devait pas peser plus de quarante kilos.

Mon tour venu, Barrios me conduisit dans le couloir jusqu'à son bureau, fine moustache, sourire et petites tapes dans le dos.

C'était un ami.

À l'intérieur, dans la pénombre, divan et conversation à voix basse. Après vingt-cinq minutes de discussion, le docteur, assis sur le rebord de sa chaise, bloc-notes en main, penché sur moi, m'observait les yeux ronds.

Un silence inconfortable ?

Pas plus que les chaises en plastique modernes et très chères de la salle d'attente.

J'avais rencontré Barrios par hasard, lui le gringalet urbain et sophistiqué et moi le grand échalas de policier de village avec ma tête de berger basque, et, sincèrement, on s'était tout de suite plutôt bien entendus.

Il avait percuté un chevreuil sur une route de campagne au nord d'Ascuas. J'avais appris par la suite que, ce matin-là, le docteur testait une voiture de sport de son concessionnaire et que l'envie lui avait pris d'aller faire un tour du côté des lacs de barrage pour vérifier qu'elle tournait bien. Sur le chemin du retour à la civilisation, il s'était trompé à un croisement et, en bataillant avec le GPS de son portable, avait percuté la bestiole avant d'aller emboutir un vieux chêne sur le bas-côté.

J'étais arrivé sur les lieux de l'accident par hasard alors que je cherchais un bon buisson d'yeuses sous lequel garer mon véhicule de patrouille dans l'idée de me faire un petit somme après le conseil municipal. Mon emploi était remis en question. À cause de la crise et des coupes budgétaires et de je sais pas quel déficit, la possibilité avait été évoquée de se passer du corps de police municipale, c'est-à-dire de mon

corps, vu que je suis le seul policier du village. Voilà ce que je ressaisais quand j'étais tombé sur le bazar sur la route. J'avais freiné à une centaine de mètres et je m'étais rangé sur le bas-côté. L'espace de quelques secondes, j'avais envisagé la possibilité de faire demi-tour et d'aller chercher un endroit plus tranquille pour réfléchir à ma situation. Non, impossible, le type m'avait vu et faisait de grands gestes dans ma direction. Alors, je m'étais dit : « Toni, donne-lui un coup de main, aie l'air d'un vrai policier. »

Et c'est ce que j'avais fait. J'avais attrapé les petites jumelles que je garde toujours dans la boîte à gants et j'étais descendu jeter un coup d'œil.

On dit que ce qui fait la différence entre un mauvais policier et un bon policier, c'est la qualité des questions qu'il se pose. Moi, je m'étais demandé ce qui détonnait le plus dans le paysage : ce petit bonhomme sympathique au faux air de Danny DeVito qui n'arrêtait pas d'agiter les bras dans ma direction et conduisait une Mustang huit cylindres en V – une voiture de sport rouge dont le capot, grâce au chêne, était désormais aussi en forme de V – ou l'ensemble de la scène. À savoir ce gars avec sa minuscule moustache, ses chaussures vernies et son bolide sur cette route oubliée des dieux, au milieu des champs de blé, des jachères et des chemins de terre poussiéreux.

Bon, je ne connaissais pas grand-chose aux petits bonhommes qui conduisent des voitures de sport ; ce que je connaissais plutôt bien, en revanche, c'était mon petit problème avec le sang, bien obligé. De sorte que j'avais préféré jouer la prudence en faisant le tour de ma voiture pour prendre le mégaphone dans le coffre.

La conversation avait ressemblé à peu près à ça :

« Bonjour.

— Bonjour. »

Le mégaphone me faisait une voix tonitruante, une voix de balèze, le genre de type qui contrôle la situation, en tout cas c'était mon impression. Alors que celle de Barrios me parvenait affaiblie et lointaine.

« Je vois que vous avez eu un accident.

— On ne peut rien vous cacher, monsieur l'agent. En effet, j'ai renversé Bambi. »

J'avais chassé une grosse mouche qui n'arrêtait pas de m'embêter, produit un bruit de crémaillère en me grattant l'arrière-train avec le mégaphone, et enfin dit, après quelques secondes de réflexion :

« Compris, monsieur. Est-ce qu'il y a effusion de sang, potentielle ou avérée? »

Professionnel avant tout.

« Non, ça va.

— Vous êtes sûr?

— À peu près, m'avait-il répondu en se palpant comme s'il cherchait son portefeuille.

— Et l'animal?

— L'animal?

— Oui. Dans quel état est l'animal? »

Barrios était resté immobile un instant, il devait se demander si j'étais débile. C'est une chose qui m'arrive souvent, pas de quoi se formaliser. Au bout d'un moment, s'étant certainement dit que la situation avait l'air trop surréaliste pour n'être qu'une foutue mauvaise blague, il s'était dandiné jusqu'au

chevreuil, lequel gisait sur son arrière-train une vingtaine de mètres plus loin, dans un champ de chaume.

Il était revenu vite.

« Il est blessé mais encore vivant. Je crois qu'il a les pattes cassées, dit-il.

— D'accord. Il y a beaucoup de sang?

— Comment?

— Je dis : est-ce qu'il y a beaucoup de sang?

— Non, il n'y a pas beaucoup de sang.

— Entendu. Attendez un instant. »

J'avais rangé le mégaphone et téléphoné à la Guardia Civil pour qu'ils envoient des agents du Service de protection de la nature prendre l'animal en charge. Pas la peine de prévenir la police de la route. À mon arrivée, Barrios m'avait avoué qu'il faisait un essai avec une voiture de son concessionnaire et n'avait pas d'assurance. Je lui avais dit de ne pas s'en faire. Si ça se trouve, il s'était dit que j'étais un brave type, quelque chose dans le genre, mais la réalité est que je n'avais aucune envie de voir des experts débarquer pour établir un constat avec leurs instruments de mesure, leurs appareils photo et leur jargon technique auquel personne ne comprend rien.

De sorte que j'avais téléphoné à ma sœur pour lui demander de ramener sa dépanneuse. Une heure plus tard, Vega, qui se trouvait par miracle suffisamment sobre pour conduire ce matin-là, emmenait la Mustang et j'avais proposé à Barrios de le reconduire jusqu'à la porte de chez lui en voiture de police. À vrai dire, je ne sais pas pourquoi je l'avais fait. Peu importe. Personne n'y trouverait à redire étant donné que je

paye l'essence de ma poche. C'était un arrangement avec la mairie dû au fait que je n'ai pas de voiture personnelle.

En chemin, on avait discuté... disons plutôt que c'est moi qui avais parlé, et les cylindres en V ceci, et les voitures de location cela, et la corruption, et la crise, et la question catalane, et patati et patata. Enfin... vous voyez le genre. Entraîné à prêter une oreille attentive, Barrios acquiesçait en lâchant de temps en temps un bon mot. On n'avait pas réglé la faim dans le monde mais on s'était vite liés d'amitié. À tel point que, dans les rares blancs, aucun de nous n'avait eu l'air gêné.

En chemin, Barrios avait lancé l'idée de faire un arrêt pour m'inviter à manger dans un restaurant sur la route.

C'était peut-être une invitation en l'air mais j'avais l'estomac dans les talons alors je ne me l'étais pas fait dire deux fois.

La première question inévitable était arrivée un peu avant le dessert : comment quelqu'un qui a la phobie du sang avait-il bien pu finir policier dans un village comme Ascuas ?

Je lui avais expliqué que le maire, un vieil ami de mon père, m'avait engagé vingt ans plus tôt – pour ne pas avouer qu'ils avaient bricolé un poste vacant pour me l'attribuer – et lui avais ensuite raconté sommairement l'histoire de ma vie. Barrios m'avait écouté attentivement et, après avoir lissé sa petite moustache, avait proposé de m'aider.

Devant sa maison dans le quartier résidentiel de La Moraleja, un petit palace entouré de haies géométriques aussi impeccablement taillées que sa moustache, il m'avait donné son numéro de téléphone. Pas celui de son cabinet, on m'y aurait proposé un rendez-vous dans un an et les

honoraires m'auraient donné une attaque, à ce qu'il m'a dit. Il avait dû se trouver drôle et avait éclaté de rire. J'avais ri aussi, pour l'accompagner plus qu'autre chose. Après quoi, j'avais rangé la carte de visite où figurait son numéro et j'étais parti sans lui expliquer que Bambi était un cerf, pas un chevreuil.

Barrios avait beau ne pas s'y connaître beaucoup en animaux, il n'en était pas moins l'un des psychologues les plus cotés de Madrid. Ainsi que je le découvrirais, les riches et les célébrités payaient à prix d'or le temps de ce psychologue très courtois, raison pour laquelle il était riche à millions, selon la rumeur.

Est-ce qu'il était bon dans sa partie ?

Aucune idée, c'est un monde que j'ignore complètement ; c'est comme le vin, je n'y connais rien. Pour vous dire, je suis capable de mélanger du Vega Sicilia avec de la limonade, c'est à pleurer. En tout cas, il devait être compétent, j'en veux pour preuve son cabinet en plein centre, ses voitures de sport et sa maison à La Moraleja.

Par chance, il ne m'avait pas infligé la seconde question rituelle : pourquoi je ne porte pas d'arme ?

C'est un type intelligent, il a dû comprendre que si je portais une arme, je pourrais être amené à m'en servir, et alors... heureusement il ne se passe jamais rien à Ascuas. Mais au cas où, on ne sait jamais... Imaginez que le diable s'en mêle et qu'un hold-up se produise à la banque d'épargne du village. Je sors mon arme pour faire le beau et vous vous retrouvez avec un braqueur en sang et moi évanoui les quatre fers en l'air comme si j'avais pris une balle aussi.

Laisse tomber...

Pour revenir à ce que je disais, il ne m'avait de toute façon pas posé la question.

Certains prétendront que Barrios est un escroc, un bonimenteur. Aucune idée, je n'ai jamais été bon pour juger les gens au premier abord. Je suis de ceux qui pensent qu'on est tous bons dans notre partie, jusqu'à preuve du contraire.

Innocent, c'est encore autre chose.

Faites-moi confiance, je sais de quoi je parle.

À un moment donné, mon esprit s'est mis à battre la campagne et j'ai perdu le fil de ce que je disais, alors je me suis levé pour aller prendre un bonbon dans le pot sur le bureau de Barrios, j'ai retiré le papier avant de le mettre dans ma bouche et je suis retourné me coucher sur le divan.

« C'est du passé, dit Barrios en reprenant le cours de la conversation. C'est arrivé, c'est indéniable, mais souviens-toi que vivre, c'est accepter le passé.

— Le problème, ce n'est pas ce que j'ai fait, Barrios, c'est ce que j'ai ressenti sur le moment, ce que je ressens encore aujourd'hui, ai-je dit.

— Et qu'est-ce que tu as ressenti ? Qu'est-ce que tu ressens en ce moment ?

— Rien. »

C'était la vérité. Il se pourrait bien que vous et moi on se rencontre un jour dans la rue, je vous adresserai mon meilleur sourire, je vous dirai bonjour et je vous ferai même un brin de causerie si vous m'offrez un café. Mais la vérité, c'est qu'à l'exception des gens qui me sont chers, et ils se comptent sur les doigts d'une main, je ne ressens rien pour personne,

disons presque rien. Pas de quoi se faire des nœuds à la tête en ce qui me concerne, les choses sont ce qu'elles sont.

« Ta sœur, elle est au courant ? Elle sait ce que tu as fait pour elle ?

— Non. Je ne lui ai rien raconté. »

Nouveau silence.

Un moustique passa entre nous deux en vrombissant.

« Laisse tomber, j'ai dit. J'ai aucune envie d'en parler.

— Acceptation, a insisté Barrios en accentuant chaque syllabe. C'était il y a trente-six ans. Tu en avais treize, tu n'étais qu'un enfant. Peu importe le reste, que tu sois beau ou moche, une bonne ou une mauvaise personne. C'est une question de...

— Justice.

— Quoi ? a-t-il demandé en haussant un sourcil.

— J'y ai beaucoup pensé... Ce qui est arrivé à Avellano, ce n'est que justice, et il est juste aussi que j'en assume les conséquences tout seul.

— Les conséquences ?

— L'hématophobie, ou l'hémophobie, comme tu dis. Que je m'évanouisse à la vue du sang et tout le reste, tu sais de quoi je parle. »

Silence et toussotement.

« Attends, Toni, quand je parle d'acceptation, je ne veux pas dire que tu dois porter le fardeau de la culpabilité, je veux dire que tu dois accepter ce qui s'est passé, c'est tout, rien de plus. C'est si difficile à comprendre ? »

Les vaches qui regardent passer les trains doivent avoir le même regard que celui que je lui ai adressé. Il est vrai que, parfois, surtout quand c'est de moi qu'il s'agit, je suis un peu dur à la comprenette.

Tant pis. Barrios s'est avoué vaincu, il s'est levé, a tiré les rideaux, pris son carnet d'ordonnances et gribouillé quelque chose.

« Je crois que ça va aller pour aujourd'hui. Prends ces pilules. Seulement si les cauchemars reprennent. Elles sont un peu plus fortes que les précédentes, ça t'aidera à dormir. Alcool et drogues interdits, pas besoin de le préciser. Un peu d'exercice te ferait du bien, grand comme tu es et toujours assis à un bureau ou dans ta voiture... Mais pas trop, juste ce qu'il faut pour te sentir fatigué le soir. Et surtout...

— Ne pas me nourrir après minuit, comme les Gremlins.

— Elle est bien bonne. Je suis mort de rire.

— C'était pas drôle? Désolé. »

Il m'a raccompagné dans le couloir. D'autres petites tapes dans le dos. « Je crois que tu es sur la bonne voie, il m'a dit. Fais-moi confiance, je sais de quoi je parle. » J'ai fait oui de la tête. Je pensais : si seulement, si seulement.

Dans la salle d'attente, le gamin hyperactif a eu l'excellente idée de sauter par-dessus la table basse où se trouvaient les revues en criant « Geronimo! ». Il s'est pris les pieds dans ses lacets et sa tête a explosé le verre. La plaie au milieu de son front saignait abondamment.

« Je ne sais pas ce que je vais faire de toi, je ne sais vraiment pas. »

La présentatrice s'égosillait tout en essayant de stopper l'hémorragie avec des lingettes qu'elle avait dans son sac.

C'est la dernière chose que j'ai entendue avant de tomber raide.

À peine cinq minutes plus tard, à force de me faire secouer, j'ai rouvert les yeux. Groggy, comme à chaque fois, sans savoir

très bien où j'étais. Tout m'est revenu grâce à la petite moustache du docteur Barrios à quelques centimètres de mon visage et à l'ex-footballeur qui me criait « poulet » en soulevant et en secouant mes jambes comme si j'avais une crampe. Bêtement, je me suis demandé si Barrios utilisait de la gomina ou une sorte de gel pour faire reluire sa moustache. J'ai tourné la tête et constaté que l'enfant et sa pécore de mère n'étaient plus là. « Debout, grand dadais », je me suis dit. J'ai épousseté mes vêtements, j'ai remercié un peu confus comme à chaque fois et j'ai mis les bouts.

Dehors, il faisait presque trente-cinq degrés. Dans le ciel de Madrid comme dans ma tête : des embouteillages et un nuage de pollution sur les toits bétonnés. J'étais garé en face du cabinet. Sur un sticker décoloré par le soleil, on lisait : « Police municipale d'Ascuas ». Sur la vitre arrière droite, quelqu'un avait posé un autocollant qui représentait deux policiers en uniforme en train de s'embrasser. J'ai trouvé ça drôle, je l'ai laissé. J'avais encore en tête la phrase de Barrios : « Je crois que tu es sur la bonne voie. »

Ça va que c'est un ami et que je ne paye pas, sinon il y aurait de quoi faire une réclamation, pas vrai ?

Au moment de démarrer, je me suis souvenu de quelque chose et j'ai attrapé l'ordonnance dans ma poche : des pilules pour dormir, c'est ce qu'il avait dit ?

J'ai roulé la feuille en boule et je l'ai jetée par la fenêtre au coin de la rue.

Je n'ai aucun besoin d'aide pour dormir. Ce dont j'ai besoin, c'est de pilules pour m'empêcher de rêver. C'est pas la même chose, putain !

La partie pour le tout.

Avant la Maison Jaune, Toni ne se rappelait presque rien. Sa sœur Vega, qui devait avoir quatre ou cinq ans à l'époque, rien du tout. Il se souvenait d'un appartement avec du papier peint délavé aux murs et d'un meuble de télévision dont le renforcement était occupé par une vieille radio à piles. Il y avait un brasero sous la table, il le revoyait aussi. Et puis le terrain vague derrière la barre de HLM où il jouait avec sa sœur : la silhouette des immeubles en toile de fond et le bruit de la ville au loin. Il se rappelait les chats squelettiques et les rats pansus qui se poursuivaient à travers ce bout de friche où ne poussaient que les seringues, les préservatifs et les morceaux de verre.

Et l'incendie.

Il se rappelait aussi l'incendie.

Un après-midi comme tant d'autres, ils jouaient dehors, la nuit tombait et on y voyait à peine, ils étaient occupés à faire des dessins par terre avec un bâton. En ressentant la chaleur sur leurs joues, ils avaient levé la tête et repéré les flammes qui s'enroulaient sur la façade. Des panaches

de fumée noire. Frère et sœur n'avaient jamais rien vu de pareil. Le feu a toujours quelque chose d'hypnotique pour les enfants, ils ne pouvaient détourner le regard, fascinés comme devant une éruption volcanique. Les pompiers avaient mis du temps à arriver. Toni se souvenait encore du bruit des lances à eau et des effluves de chaleur toujours plus intenses qui avaient l'air de vouloir leur traverser la peau.

La partie pour le tout.

Les pompiers n'avaient rien pu faire pour sauver le bâtiment ni les malheureux qui se trouvaient encore à l'intérieur. Huit personnes avaient péri, dont les parents de Toni et Vega, lesquels, bien qu'ils soient morts calcinés, n'avaient dû se rendre compte de rien. Le feu les avait atteints en plein trip, les yeux révulsés. Deux shoots d'héroïne au moment où l'incendie se déclarait dans une cuisine du rez-de-chaussée les avaient délivrés à jamais des soucis et des sueurs froides.

Deux semaines plus tard, l'État décidait de s'en mêler et de placer dans un orphelinat près de Ciudad Real ces enfants qui étaient l'un pour l'autre leur seule famille.

Pour Toni, les souvenirs de cette époque de sa vie ressemblaient à ces oiseaux désorientés qui se cognent contre les fenêtres. Des souvenirs qui laissent une trace sur le carreau et des cadavres qui tombaient raides.

L'orphelinat avait un nom officiel, un nom laïque, long et rébarbatif. Mais ceux qui y séjournaient pour une raison ou pour une autre, employés ou orphelins, l'appelaient la Maison Jaune.

La partie pour le tout.

Parce que, en réalité, elle n'avait de jaune que la porte

principale, la clôture du potager, les barreaux scellés dans la pierre et les dents du surveillant-chef, Avellano. Tout le reste était d'un gris sombre presque noir. Comme les nuits que Vega avait subies et les marques que la baguette d'Avellano laissait sur la peau des enfants.

Après Bernabéu, j'ai pris une rue parallèle à l'avenue Castellana. Les bouchons m'ont laissé le temps de jeter un coup d'œil à mon téléphone. J'avais deux appels en absence du juge de paix, je me suis demandé quelle mouche l'avait encore piqué.

J'ai décidé d'éviter le tunnel María de Molina et j'ai quitté la capitale par l'avenue América. J'ai dépassé le siège des syndicats d'un côté et, de l'autre, une boutique de Chinois, un restaurant italien et un pressing spécialisé dans le nettoyage à sec. À chaque feu, des vendeurs de kleenex et des acrobates de rue se tiraient la bourre. Sur le trottoir, des gens marchaient d'un pas pressé, véloce, la nuque baissée comme s'ils avaient perdu quelque chose et s'efforçaient de le retrouver dans leur téléphone portable. Ils passaient devant un mendiant qui lisait un livre assis sur un carton ; à ses côtés, le travail de son chien consistait à surveiller une pancarte écrite à gros traits et des pièces de monnaie dans une boîte de conserve. Au-dessus de tout ce petit monde, sur les panneaux publicitaires, des multinationales gaspillaient leur

argent à faire la pub pour des parfums de luxe, des voyages et les dernières nouveautés en matière de téléphonie mobile.

Incompréhensible, je sais.

Après, j'ai roulé encore sur plusieurs kilomètres d'auto-route jusqu'à la limite de la province de Guadalajara, où le paysage se couvrit de zones industrielles, de noires cheminées d'usines abandonnées de-ci de-là et d'immenses champs cultivés qui s'étendaient jusqu'au fleuve.

Plus loin, laissant à ma gauche la petite ville de Guadalajara, j'ai pris la montée vers le taureau publicitaire qui trône toujours à la même place après tant d'années. Qui sait s'il appartient encore à Osborne ?

C'est en me posant la question que j'ai allumé la radio tout en prenant la direction des lacs de barrage. Avant chaque chanson, un type donnait des explications savantes. Un son de saxophone et une voix cassée de femme. La mélodie était prenante mais les paroles, incompréhensibles pour moi comme tant d'autres choses, s'envolaient par la vitre ouverte en emportant leur signification. Au moment où j'ai pris la sortie vers Ascuas, mon portable s'est mis à vibrer. La voiture de patrouille n'a pas de kit mains libres alors j'ai mis le haut-parleur et posé l'appareil sur le siège passager avant d'éteindre la radio.

C'était Vega, ma sœur. À la voix, on aurait dit qu'elle était un peu bourrée.

« Toni, t'es dans le coin ?

— T'as picolé ?

— Non, pas encore. Écoute... concentre-toi, c'est important. »

Quelle que soit la raison de son appel, c'est toujours

important. Vega n'est pas très stable, pour le dire comme ça. Disons les choses, elle ne tourne pas rond. Rien de plus normal s'agissant de ma sœur, après tout... c'est une question de gènes, quand on a les gènes de travers, pas moyen de les remettre d'aplomb.

C'est ma conviction, en tout cas.

Et soudain, comme souvent quand je pense à ma sœur et aux gènes et à toutes ces conneries, je me suis déconcentré et mon esprit s'est mis à battre la campagne. Rien à faire pour le rattraper, comme quand on soufflait sur un pissenlit, gamins. C'est toujours pareil quand je pense à Vega.

Toujours est-il que la Maison Jaune, Avellano et Chimo ont défilé dans ma tête... ce putain de Chimo.

Quel putain de Chimo ?

Le mari de Vega. Qui a disparu sans laisser de traces après lui avoir collé une danse qui l'a envoyée à l'hôpital. Ma sœur s'en est vite remise, de sa disparition, je veux dire, pas de la danse, putain. Il a failli la tuer. Le problème, c'est qu'à partir de ce moment-là Vega s'est mise à téter le goulot de plus en plus fort, et ça ne va pas en s'arrangeant. N'empêche, il traitait mal ma sœur et en plus il faisait dans le trafic de drogue.

Un chic type, le Chimo.

Pour ma part, je n'ai jamais levé le petit doigt pour découvrir ce qu'il était advenu de mon beau-frère, même pour donner le change, vous voyez ce que je veux dire. Un problème en moins. Là où je m'en voulais, c'était de ne pas être intervenu à temps, ça oui, et aussi... eh bien, aussi la frustration bien compréhensible de ne pas savoir comment aider ma sœur avec cette foutue picole.

LA SAGESSE DE L'IDIOT

MARTO PARIENTE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR SÉBASTIEN RUTÉS

Toni Trinidad, unique policier municipal du village d'Ascuas, est un homme solitaire et un peu simplet qui ne porte jamais d'arme, s'évanouit à la vue du sang et ne souhaite qu'une chose : préserver sa tranquillité.

Or sa vie n'est pas simple : son poste est menacé, son ami Triste a été découvert pendu, et sa sœur Vega, qui gère seule la casse du village depuis la disparition de son mari, a de solides ennuis avec un cruel trafiquant de drogue local. Aussi Toni se trouve-t-il malgré lui dans l'obligation d'agir.

Au cœur de la campagne de Guadalajara, entrepreneur véreux, trafiquants en faillite et tueurs à gages croisent la route de Toni pour son plus grand malheur, ou le leur...

Marto Pariente est un écrivain espagnol né en 1980. Il vit dans un village tranquille près de Guadalajara. *La sagesse de l'idiot*, pour lequel il a obtenu le prix Novelpol et le prix du Festival Carthagène noire, est son premier roman publié à la Série Noire.



LA SAGESSE DE L'IDIOT
MARTO PARIENTE

Cette édition électronique du livre
La sagesse de l'idiot de Marto Pariente
a été réalisée le 27 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073028600 - Numéro d'édition : 599993).
Code produit : U58180 - ISBN : 9782073028631.
Numéro d'édition : 599996.